Père Joseph Canut

"M'sieur le curé ! Les Boches sont à la Villandière. Ils ont arrêté le père Maury !"

Adélaïde s'est précipitée dans mon bureau alors que je préparais mon homélie du dimanche. Je tente de calmer ma bonne, rougeaude et convulsée, à la limite de l'apoplexie.

- Que dites-vous, Adélaïde ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

- Les Boches ! Ils sont passés en camion et sont allés à la Villandière, à ce qu'on dit au village. Tout le monde s'est caché.

Je me lève sans perdre de temps, sors de mon presbytère et enfourche ma bicyclette. Cette journée du 30 août est étouffante, le soleil cogne sans retenue et l'atmosphère est d'une lourdeur inquiétante. Je retrousse ma soutane et me mets à pédaler à vive allure sur la petite route reliant Maugué-sur-Indre au hameau de la Villandière, le cœur serré par un sombre pressentiment.

L'église. L'épicerie. Le bar-tabac de chez René. La boulangerie. La ferme des Dutot. Les maisons défilent à toute allure alors que les douze coups de midi sonnent au clocher. Le petit bourg passé, je suis en rase campagne, longeant les champs aux blés mûrs. En cet été 44, tout tarde, la moisson comme la libération.

Juste après le virage qui mène à la Villandière, je dois freiner. La route est encombrée de camions vert-de-gris. Un groupe de soldats est à l'arrière-garde, l'arme à la main et non à la bretelle. Ils me font signe de stopper, je mets pied à terre et m'avance pour parlementer, mon vélo à la main.

- Je suis le curé du village.

Comprennent-ils le français ? Ma soutane et mon air grave font le reste, ils ne s'opposent pas à mon passage. Cela ne fait qu'accroître mon angoisse : on laisse passer le prêtre pour les derniers sacrement, ou bien pour faire un otage de plus...

"Mon Dieu, donne-moi la force d'aider ceux qui ici auront besoin de Toi." Pressentant qu'il va se passer ici quelque chose d'affreux, je me concentre pour tout enregistrer, tout retenir. Le groupe de soldats qui garde les camions appartient à la Luftwaffe, je le vois à l'insigne ailé sur leurs uniformes. Ils sont tous très jeunes. Les

camions – j'en compte quatre en remontant la colonne – doivent venir de la base aérienne de Châteauroux. Certains ont des trous dans leurs bâches, ils se sont fait tirer dessus. A l'avant de la colonne, deux Citroën traction avant noires sont stationnées. J'arrive enfin sur la place principale de la Villandière, un ancien corps de ferme dont les dépendances sont devenues au siècle dernier autant de petites maisons où logent cultivateurs, éleveurs et ouvriers modestes.

Un peu à l'écart de l'agitation, une quinzaine de soldats en uniforme vert-de-gris attendent le dénouement de la scène. Ils se singularisent par le teint cuivré de leur peau, certains portent des turbans. Ces Hindous sont commandés par un vieux sous-officier de la Wehrmacht, rouge et ventripotent, qui sue abondamment sous le soleil. Certains sont assis, d'autres adossés contre un mur, deux enfin surveillent mollement l'autre extrémité du village, sans que la discipline paraisse régner. L'un de ces Hindous revient du jardin, brandissant triomphalement deux lapins qu'il vient de dérober. Le sous-officier allemand fait mine de ne rien voir.

Garé au centre du hameau, il y a un side-car. Dans sa baignoire d'acier, un Feldgendarme, reconnaissable à son collier métallique, crispe la main sur la poignée de sa mitrailleuse dirigée vers les habitations. L'autre Feldgendarme, qui semble être le chef, est debout et glapit tantôt en allemand, tantôt dans un français approximatif.

Deux soldats de la Luftwaffe qui étaient derrière moi me dépassent sans m'accorder la moindre attention, portant une caisse en bois qu'ils viennent déposer devant le side-car, avant de retourner vers les camions.

Ils sont huit, en uniformes noirs, les plus bruyants, les plus féroces aussi. Avec leurs bérets de chasseurs alpins et leur brassard siglé du gamma, les hommes de la Milice invectivent et houspillent les habitants qu'ils ont en face d'eux, laissant libre cours à leur colère.

Alignés contre le mur de la ferme, il y a là le père Maury, 57 ans, et son épouse, 55 ans. Juste à côté, se tenant debout à grand peine, madame veuve Maury, 80 ans, une vieillarde qui se souvient encore de l'irruption des prussiens à Maugué, en 1871, quand ses parents avaient été brièvement retenus comme otages. Dans le regard de l'aïeule, on perçoit une lueur de défi. A moins que ce ne soit de la démence ?

Et il y a Lucien, 17 ans, leur employé de ferme, qui gémit doucement en se tenant la tête qu'il n'a jamais eu tout à fait. Et ses voisines, les soeurs Cochereau, vieilles filles, paroissiennes exemplaires et

commères redoutables, 45 et 47 ans, alignées contre le même mur, et leur père Léon Cochereau, 66 ans, dont les béquilles n'arrivent pas à compenser la jambe perdue dans la Somme, qui malgré la précipitation a pris le temps d'accrocher sa Croix de Guerre à la chemise. Ils sont sept en tout, sept alignés contre le mur de vieilles pierres devant les fusils de la Milice. Aux pieds du père Maury, un poste de TSF cassé à coups de crosse, des tracts de la Résistance qu'un coup de vent éparpille, les restes d'un morceau de parachute, maigres preuves qui équivalent en ce tragique été à une condamnation à mort.

Il manque un élément au drame qui va se jouer. Un Milicien sort de la grange des Maury avec un fusil de chasse, le jette avec les autres trophées, gifle le père Maury, l'apostrophe : "et ça, c'est pas à toi, non plus ?" Comme mû par un pressentiment, il se retourne, son regard croise le mien, puis se baisse. C'est Louis.

Je vais voir le chef de dizaine de la Milice pour m'enquérir de ce qui se passe.

- Vous voyez bien, monsieur le curé. Nous venons d'arrêter des terroristes, et nous allons rendre justice. Ils seront fusillés.

Un frisson me parcourt l'échine. J'en appelle à sa charité, à sa conscience de chrétien, il n'en démord pas.

- Et les sœurs Cochereau, mon fils ? Vous n'allez tout de même pas me dire qu'elles sont terroristes ? Et Lucien, qui est incapable de dire son nom ? Et le père Cochereau, qui est ancien combattant ?

Il soutient mon regard en ricanant. Qu'il me paraît haïssable ! Je fulmine, mais suis impuissant. Il faut que je garde mon calme. Le sort des gens présents dépend de mon attitude.

- Dans un si petit hameau, où on ne peut pas faire un pas dehors sans que son voisin le sache, vous pensez vraiment qu'ils n'étaient pas au courant ? Personne à la Villandière n'a rien dit. Ils sont tous complices. Ils paieront.

En désespoir de cause, je vais voir le Feldgendarme. Il parle très mal le français, moi pas du tout l'allemand. Il conclut d'une voix forte "terroristes - fusiller !" et m'ignore ostensiblement. Personne ne m'ayant demandé de partir, je reste.

Un signal retentit, les miliciens attachent les époux Maury et Lucien. J'en profite pour me rapprocher de Louis et de lui parler à voix basse :

- Louis... par pitié, je vous en conjure, ne faites pas ça.

C'est à son tour de ricaner.

- Quand ils ont assassiné le chef de la Milice, à Châteauroux, ou sa femme, à Bourges, vous croyez qu'ils étaient emplis d'amour pour leur prochain ? C'est la guerre, mon père.

- Elle est bientôt finie la guerre, vous le savez. Les Alliés seront là demain. Si vous commettez cette atrocité, c'est vous qui vous retrouverez au poteau.

- J'ai prêté serment. Contre l'oubli des crimes, pour le châtiment des coupables. Un de Rocancourt n'a qu'une parole, monsieur l'abbé.

- Vous avez aussi été baptisé dans la foi chrétienne. "Tu ne tueras point", voilà ce que dit la Bible.

Il ne me répond pas tout de suite, occupé qu'il est à bander les yeux de Lucien avec un torchon.

- Il y a une guerre en cours, je ne sais pas si vous avez remarqué. Des gens tuent d'autres gens.

- Vos ancêtres se sont illustrés sur les champs de bataille, à Fontenoy, à Wagram, au Chemin des Dames, dans le respect des lois de la guerre. Vous voulez qu'on se souvienne de vous comme le grand soldat qui a fusillé des femmes et des vieillards ?

Il explose, d'une voix basse et sifflante, ne voulant pas se donner en spectacle devant les autres. Un bégaiement qu'il avait mis des années à dompter refait surface.

- Un soldat, ça obéit aux ordres, monsieur l'abbé ! Alors, j'obéis. C'est pas moi qui décide, comme vous avez remarqué. Il n'y a plus le choix. Et maintenant, laissez-moi faire ce que je dois faire. C'est bien assez difficile comme ça.

On m'accorde cinq minutes pour administrer l'extrême-onction. Je sens dans mon dos la présence du peloton d'exécution qui se met en place, j'entends le cliquetis métallique des fusils qu'on arme, tandis que je bredouille en latin. Monsieur Maury reste muet. Madame Maury me dit : "je pars en paix, monsieur le curé. On a aidé comme on a pu." Sa voix se veut assurée, mais son corps tremble comme une feuille. Quant à Lucien, il remue beaucoup et pousse des cris incohérents. Je lui prodigue quelques paroles d'encouragement à voix basse, pour le calmer, rien n'y fait. Quand l'officier allemand crie "maintenant, partir", j'ai si chaud que la sueur me coule dans les yeux. Quand je passe ma main pour m'éponger, je m'aperçois que ce sont des larmes.

Plusieurs hommes se mettent face aux condamnés, sans que je sache ce qui a présidé à ce choix. Je les regarde fixement, j'essaie de

graver dans ma mémoire le visage de chacun, pressentant que j'aurais prochainement à témoigner. Il y a six Miliciens. Tandis que chacun s'avance vers sa victime, j'ai remarqué que Louis avait devancé les autres pour arriver le premier devant le père Maury, préférant en sa conscience fusiller un résistant plutôt qu'une femme ou un simple d'esprit. Après quelques flottements, trois hommes sont devant le père Maury, trois devant Lucien, et deux seulement devant madame Maury, des Feldgendarmes ceux-là. L'officier de la Feldgendarmerie parle en allemand à l'officier de la Luftwaffe, qui répond par la négative. Personne n'a envie de se salir les mains alors que la fin de la guerre semble si proche. Je comprends que chacun se retranche derrière ses ordres. Finalement, le sous-officier de la Wehrmacht intervient, glapit quelque chose et un soldat Hindou en turban se lève avec nonchalance, vient se placer à côté de ses camarades de la Feldgendarmerie. Je remarque tous les petits détails, son écusson avec un tigre et un drapeau indien, son fusil de fabrication française, les paumes moites qu'un Milicien essuie sur son pantalon de drap sombre, les jambes charnues de la mère Maury qui tressautent, Louis qui fait monter une balle dans le canon de son fusil en regardant fixement ses pieds, le filet de bave qui coule de la bouche de Lucien, portez armes, des poules qui caquettent dans la basse-cour voisine quand un soldat Hindou tente de les saisir, en joue, alors ça y est, c'est arrivé à Oradour, à Argenton, à Dampré, maintenant c'est notre tour, et quand est-ce que ça va s'arrêter, feu, un merle posé sur la ligne électrique qui s'envole aussi sec, le père Maury qui crie "vive la Fr..." et qui s'effondre criblé de balles, un très jeune Milicien qui ferme les yeux en appuyant sur la détente, des fusils qui partent dans tous les sens, pas d'un coup mais plutôt comme une pétarade de fête foraine, les Feldgendarme qui rechargent posément, en vieux habitués, Louis qui repose son arme comme si elle pesait une tonne, deux Miliciens qui se mettent à tirer une seconde fois et qui se font engueuler en allemand, halte au feu, répété trois fois, le Feldgendarme qui sort son Lüger de son étui avec une décontraction étudiée et qui donne les coups de grâce, trois fois. Une heure sonne au clocher de Maugué-sur-Indre.

Des ordres sont donnés. Les moteurs des camions pétaradent. Les quatre villageois survivants sont amenés dans les camions où on les fait monter.

"On les prend comme otages pour faire passer aux maquisards l'envie de nous canarder, me répond le chef Milicien avec une ironie

mauvaise. Mais il reste de la place, monsieur le curé. Si ça heurte votre petit cœur chrétien, vous pouvez toujours les accompagner."

Deux Miliciens ressortent de la cave avec plusieurs bouteilles de vin qu'ils distribuent à la cantonade. Ceux qui ont tiré boivent avec un détachement factice. Après la tuerie, on pille indistinctement, comme ce soldat de la Luftwaffe qui s'est ceint d'un chapelet de saucisses ou cet Hindou les bras chargés de deux pots de prunes au sirop. L'une des sœurs Cochereau est tirée par la manche par deux soldats lubriques qui tentent de l'attirer derrière un muret. Elle commence à hurler. Le vieux sous-officier donne un ordre d'un ton las, les soldats renoncent à leur forfait. Louis évite mon regard, la mine sombre. Il reste droit, attendant un ordre qui ne vient pas. Ses camarades lui font honte. Sa conduite aussi.

Les sœurs Cochereau sont montées dans un des camions, le vieux père Cochereau également, tant bien que mal. Quant à l'aïeule Maury, impossible : le marchepied du camion, un Berliet, est trop haut pour ses vieilles jambes. Visiblement agacé, l'officier de la Feldgendarmerie se dirige vers elle, dégaine son pistolet, lui tire une balle dans la tête, rengaine, crie "Los, los ! Schnell !" et tout le monde grimpe, des soldats sautent sur les marchepieds des camions en route, les tractions démarrent et je me retrouve, seul, hébété, au milieu des quatre corps dont le sang achève de recouvrir les pavés.

Les impacts de balles constellent le mur, certains à deux mètres au-dessus des têtes des suppliciés. Même les bourreaux ont une conscience.

Je suis né et j'ai grandi à Châteauroux, d'un père ouvrier et d'une mère couturière, quatrième de sept enfants. Bien que baptisé et allant à la messe, ce n'est qu'à sept ans que j'ai rencontré réellement Dieu. En jouant au ballon, j'avais cassé une vitre de la maison. Craignant la correction paternelle, je n'avais rien dit. Le forfait me tarauda toute la semaine. Le dimanche, je m'en ouvris au prêtre qui confessait. Je m'attendais à des remontrances, à ce qu'il me dénonce ou qu'il m'inflige un châtiment pire encore. "Tu es absous de tous tes péchés", me dit-il, et ce fut tout. Je sortis de l'église rempli d'une divine allégresse. Il y a bien pire que commettre un péché : il y a vivre avec.

Comme des dizaines de jeunes des cités ouvrières de la ville, j'étais adhérent des Jeunesses Ouvrières Chrétiennes. L'ambiance était au front popu et aux congés payés, je préparais sans conviction un C.A.P. d'ajusteur pour travailler moi aussi à l'usine. L'Église

m'attirait déjà, pas pour ses fastes, plutôt pour tenter de percer le mystère insondable de la Création. Un aumônier des J.O.C. dont j'étais très proche, le père Antoine, tenta de me convaincre. Un accident de bicyclette fit le reste : casse-cou, je pris une descente sur un vélo antédiluvien dont les freins ne fonctionnaient plus. Le choc avec un arbre m'envoya bouler dans un ravin. Ne pouvant plus bouger mes jambes, je me crus paralysé : seul, en attendant l'aide qui tardait à venir, j'ai prié, promettant à Dieu de lui consacrer ma vie s'il me rendait l'usage de mes jambes. J'en fus quitte pour une double fracture et trois mois d'hôpital, taraudé par cette promesse faite un peu trop légèrement. J'avais embrassé quelques filles, connu le plaisir vif et bref de l'amour et le chagrin cruel de son absence : arriverais-je à m'en passer toute une vie ? Six mois de travail à l'usine achevèrent de me convaincre que je ne voulais pas d'une existence d'ouvrier, que je préférais renoncer à la chaleur d'un foyer pour me dévouer au service des autres. Au football, je jouais dans les cages : c'est le gardien qui, en encaissant les buts, prend sur lui les péchés du reste de l'équipe. Je me disais qu'un prêtre, c'est un peu comme le gardien de but de Jésus-Christ, le type sur lequel on peut compter et qui accomplit un travail utile sans chercher de gloire personnelle. Ça m'allait bien. C'est comme ça qu'à dix-huit ans, j'entrai en religion, au séminaire à Bourges.

Ce ne fut pas simple. Ça ne l'est toujours pas. Comme le disait une religieuse avec ironie, "au Carmel, ce sont les trente premières années qui sont difficiles" : il en est de même pour la prêtrise. Le célibat, après maints atermoiements, je m'en étais fait une raison, mais je n'étais pas préparé à l'obéissance. Découvrir la vie de Jésus, étudier la Bible, comprendre les Évangiles me passionnait ; j'étais loin, en revanche, des détails liturgiques. Le cérémonial complexe de la messe en latin, venu de Rome, me semblait détourner le prêtre et les fidèles de l'essentiel. J'avais mon avis sur tout et on me remettait sans cesse à ma place. J'avais cru opter pour un Dieu de vie et je devais servir le Seigneur dans le silence, apprendre par cœur psaumes et prières, alors que mon jeune corps bouillonnait. "Après le séminaire, ça ira mieux", pensais-je. Quand je rentrais dans ma famille, la fierté dans les yeux de ma mère et le respect dans ceux de mon père me confortaient dans mon choix : on n'atteint pas la félicité sans travail.

J'avais des attentes que j'avais soumises à l'évêché : je voulais être aumônier des J.O.C. N'importe quelle charge en rapport avec la

jeunesse m'aurait plu. Missionnaire, en Afrique ou en Indochine, aurait répondu à ma soif d'aventure. Au pire, après des années à Bourges loin de ma famille, j'aurais apprécié d'être vicaire de la paroisse de Châteauroux, qui se trouvait - comme de nombreuses autres - manquer de prêtre.

"Vous serez curé de Maugué-sur-Indre", lâcha l'évêque au cours d'un entretien aussi bref que glacial. "Ce village n'a pas eu de prêtre depuis le décès du père Valéry l'an dernier. Je vous recommande chaudement auprès de la famille de Rocancourt, qui a beaucoup fait pour avoir de nouveau un curé. Prêchez humblement la parole de Dieu, en ces temps troublés."

Ma déception a dû se lire sur mon visage. Aussitôt après avoir pris congé, j'ai ouvert un almanach des P&T : "Maugué-sur-Indre. 375 habitants. Église Saint-Pierre, XIIIe siècle. Bureau de poste. Boulangerie-épicerie. Liaisons en autocar (3 / sem) pour Châteauroux et Mézières en Brenne." Un petit village perdu dans les étangs de la Brenne, à près de vingt-cinq kilomètres de Châteauroux, sans gare ferroviaire. Un trou perdu. Une condamnation à l'oubli.

Je suis arrivé à Maugué sous une pluie battante, dans l'autocar de Mézières dont le moteur fumait comme une locomotive. Avec ma petite valise en carton, j'ai demandé l'adresse du presbytère à plusieurs villageois ébahis qui n'eurent pour moi pas un mot de bienvenue. Arrivé devant la bâtisse, fortement délabrée, il a fallu trouver la clé : une heure plus tard, en marmonnant des phrases indistinctes, une vieille femme est venue m'ouvrir. Le presbytère était glacial, sinistre, inchauffable. J'ai déniché une lampe à pétrole et me suis couché, à même le matelas, sur le lit poussiéreux de l'occupant précédent. "Seigneur, donne-moi la force d'aller au-delà des apparences", ai-je prié avant de m'endormir. Après trois jours passés à aller à la rencontre des habitants, méfiants de ce curé que sa jeunesse et sa bonne forme rendaient suspects, et trois soirées à tenter de rendre habitable au moins une pièce de ce presbytère en ruines, n'y tenant plus, j'ai demandé le chemin du château.

On atteignait le château de Maugué-sur-Indre, qui tenait plus du coquet manoir, après dix minutes de marche le long d'un chemin bucolique. L'accueil de la famille Bernay de Rocancourt fut bien plus chaleureux que celui des Maugéens : on me fit immédiatement

asseoir devant une bonne flambée, on me flanqua une tasse de café brûlant entre les mains. Je commençais à admirer les portraits familiaux accrochés sur les murs. Je n'avais encore jamais rencontré de nobles et me sentais intimidé. Comment me comporter, moi le citadin, humble fils d'ouvrier ?

Madame Marguerite Bernay de Rocancourt était une femme replète dans la cinquantaine qui tempérait un côté hautain par une affabilité sincère. De minces sourires, les lèvres pincées, venaient éclairer un visage austère qui avait dû être très beau. Très soucieuse des apparences, elle avait l'art d'orienter la conversation pour mettre en valeur son invité. Comme il se doit, elle allait toujours dans le sens de son mari, mais faisait montre quand celui-ci était absent d'une curiosité de petite fille. Sa belle voix de soprane s'égarait un peu, à la messe, dans les aigus. Elle était au demeurant aussi impitoyable avec la domesticité qu'affable avec ses invités.

Tout, en Philippe Bernay de Rocancourt, était militaire : la moustache blanchie, l'œil perçant, le ton sec, le maintien droit, la canne de peuplier qui l'aidait à soulager sa vieille jambe "abîmée sous Verdun". En homme habitué à commander et à être obéi, son ton ne s'adoucissait que quand il parlait de ses chevaux, sujet sur lequel il devenait intarissable. "Vous savez, ce sont les seuls êtres qui peuvent me comprendre", me confia-t-il dès le jour de notre rencontre. J'épiais du coin de l'œil le regard de son épouse : son éducation était si parfaite que je n'y lus pas même un tressaillement. Au demeurant généreux sans ostentation, M. de Rocancourt avait des idées très arrêtées sur le rôle que l'Église devait tenir dans le destin de la France, tenant la loi de séparation de 1905 pour nulle et non avenue et la décapitation de Louis XVI comme une insulte faite à Dieu. J'en fus à me demander, intérieurement, si nous adorions le même Jésus-Christ.

Un escogriffe blond aux cheveux en bataille apparut. A peine eut-il franchi le seuil de la pièce qu'il fut arrêté net : "Louis, rendez-vous présentable, nous recevons un homme de Dieu". Tout en lui trahissait la nervosité de l'adolescent qui veut passer pour un jeune homme. Sur l'insistance de sa mère, il m'expliqua qu'il passait le baccalauréat latin-mathématiques chez les Frères, à Châteauroux. Sa voix était appliquée mais la nervosité lui causait un léger bégaiement. Il voulait sa posture aussi raide que celle de son père mais ne savait que faire de ses bras, qui se balançaient autour de son grand torse comme des branches de saule. J'accueillis avec plaisir la venue de ce lycéen dont je n'étais guère éloigné par l'âge, sinon par les manières : plus authentique, moins corseté par des

traditions d'autres siècles, il me livrait les hésitations de sa jeunesse et la fierté de son nom avec une sincérité rafraîchissante. C'était au moins un être humain avec qui je ne me sentais pas obligé de peser chacune de mes paroles.

D'après l'antique pendule du salon, j'étais sur le grill depuis une bonne heure déjà, Louis venait de finir de parler des auteurs latins qu'il étudiait et M. de Rocancourt, voyant mon regard attiré par les tapisseries, commençait à en faire l'historique quand elle apparut à son tour. J'avais entendu au loin, sans y prêter attention, quelques notes de piano : la leçon terminée, Aglaé venait se joindre à nous. Plus âgée que son frère, elle était aussi plus résolue : elle jouait à la grande dame, mais avec une nuance de dérision qui n'apparaissait que dans le pétillement de ses yeux. Je réalisais soudainement combien la pièce était sombre avant qu'Aglaé n'y entre. Elle esquissa une révérence et me salua d'une voix dont le timbre grave surprenait chez une si jeune fille : "monsieur l'abbé", dit-elle simplement. Puis elle s'avança vers moi et me tendit sa main. Elle s'attendait sans doute à ce que je la baise, mais je me levai et la serrai, sans un mot. "Vous semblez bien jeune, pour un homme d'Église", commença-t-elle avec effronterie alors qu'elle devait avoir cinq bonnes années de moins. Elle se fit reprendre par sa mère, la première fois d'une longue série. Je m'étais senti sur la sellette face aux parents : ce ne fut rien à côté d'Aglaé. Elle commença fort :

- Mon père, vous qui connaissez les Évangiles, je me suis toujours demandé pourquoi Jésus avait chassé les marchands du Temple. Était-il communiste ?

- Aglaé ! L'admonesta sa mère.

- Permettez, madame, cette question mérite qu'on lui réponde, intervins-je. Je n'étais prêtre que depuis quelques jours : j'avais étudié en long, en large et en travers cet épisode de la vie de Jésus dans les quatre Évangiles, de très doctes théologiens m'avaient fourni leur interprétation, mais comment la traduire en termes clairs pour une jeune fille de seize printemps qui vous scrute avec la sévérité d'un inquisiteur ? Ce fut à mon tour de bredouiller une explication que j'aurais voulu assurée, et qui ne l'était pas. Elle enchaîna :

- Les Dix Commandements donnés à Moïse disent "tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain", et Jésus laisse partir la femme adultère sans qu'elle soit lapidée. Cela veut-il dire que le Nouveau Testament ne considère plus l'adultère comme un péché mortel ?

- Il suffit, Aglaé. Vous regagnerez votre chambre, et Maryse vous y servira le souper. Cela vous fera réfléchir à votre effronterie !

Elle se leva sans hâte, saisit entre ses doigts les plis de sa robe comme une dame du siècle passé et m'interpella :

- Avec votre permission, mon père, la lassitude me gagne et j'aimerais me retirer dans mes appartements.

Décontenancé, je lui accordai son congé, réalisant après coup qu'elle avait profité de ma présence pour court-circuiter d'une manière imparable l'autorité parentale, transformant sa punition en retrait volontaire.

Une fois les enfants partis, Mme de Rocancourt se livra à moi :

- Aglaé est chez les Soeurs, à Châteauroux, où elle reçoit une excellente éducation dans un cadre strict. Seulement, le dimanche et les vacances, elle revient au château (Mme de Rocancourt disait "le château" pour parler de Maugué) où nous n'avons plus de prêtre depuis des mois déjà. Nous en avons parlé avec monseigneur l'évêque de Bourges, qui est un excellent ami de notre famille, et nous sommes heureux de voir qu'il a fait ce qui était en son pouvoir. Aglaé est une jeune fille qui a un excellent cœur, mais qui commet de nombreux péchés, et à cet âge il faut s'en repentir sans délai, sans quoi les mauvaises habitudes persistent. Je suis heureux qu'elle ait de nouveau un confesseur au château, même si je m'attendais à un prêtre...

- Plus âgé ? Hasardé-je.

- Mais si monseigneur l'évêque de Bourges vous a choisi pour notre paroisse, j'ai toute confiance en votre ministère, se hâta-t-elle d'ajouter. C'est Dieu qui vous envoie. Bien qu'il soit plus jeune, je n'ai pas les mêmes inquiétudes pour Louis, mais Aglaé a besoin d'un directeur de conscience, un homme d'Église qui l'aide à distinguer les chemins tortueux que peut prendre le Malin : elle croit toujours bien faire, mais s'égare parfois. Pardonnez-moi, monsieur l'Abbé, mais où logez-vous pour le moment ?

- Pardi, au presbytère.

- Au presbytère ! S'écria-t-elle, scandalisée. Mais cette bâtisse tombe en ruine.

- Je le sais bien, madame.

- Nous ne pouvons pas vous laisser habiter dans de telles conditions. Vous logerez dans la dépendance, le temps que vous ayez une demeure décente.

Il me fallut lutter pied à pied pour ne pas me laisser inféoder par Mme de Rocancourt. Hors de question, malgré l'attirance de cette proposition, que je sois vu par mes paroissiens comme le curé du château plutôt que le curé de Maugué. Je dus consentir à ce que leur métayer vienne m'aider pour réparer le presbytère. Quand je revins au village, j'eus l'impression d'avoir découvert un nouveau monde. Je n'avais jamais rencontré de nobles auparavant et leurs manières excessives me paraissaient tortueuses, mais j'étais heureux d'avoir trouvé en Louis et Aglaé mes seuls amis dans ce village qui ne voulait pas de moi.

Tout le monde à Maugué ne parlait que du nouveau curé mais personne ne me parlait. Je me faisais l'impression d'être un contremaître à l'usine : on ne me manquait ni de respect ni de politesse, mais l'idée qu'un prêtre puisse être un homme ne semblait pas effleurer les villageois. Quand je repeignais les murs du presbytère en bras de chemise et qu'un paroissien entrait, il s'excusait aussitôt, scandalisé qu'un prêtre puisse ne pas être en soutane. A tout prendre, j'aurais préféré un bon coup de main. Le soir, je me baignais dans les bords de l'Indre, quittant avec plaisir la soutane pour faire quelques brasses en tenue d'Adam, loin des regards de mes ouailles.

- Bonjour, monsieur le curé.

- Je vous écoute, ma fille.

Je distinguais à peine son minois à travers la claire-voie, mais son timbre ne m'était pas inconnu. Quelques jours après notre rencontre au château, Aglaé venait se confesser dans mon église. Le matin même, fébrile, j'avais relu mon missel : c'était la première fois que j'allais administrer ce sacrement.

- Comment allez-vous ? Attaqua-t-elle avec effronterie.

- Pourquoi pensez-vous être entrée dans la maison de Dieu ?

- Mes parents pensent qu'il est bon que j'aille vous parler de mes péchés.

- Vous ne partagez pas leur sentiment ?

- Je n'ai rien fait de si horrible.

- Quand vous faites du tort à quelqu'un, vous n'éprouvez pas le besoin de demander pardon ?

- A la personne à qui j'ai fait du tort, oui.

- C'est déjà une bonne chose. Mais pas à Dieu ?

- Si, je le demande à Dieu. Dieu et vous, c'est la même chose ?

- Je ne suis qu'un homme, comme vous.

- Moi, je ne suis qu'une femme.

- Vous jouez sur les mots, ma fille.

- Pourquoi vous m'appelez ma fille ?

- Si cela vous déplaît, je peux vous appeler par votre nom de baptême, Aglaé.

- Je demande pardon à Dieu de mes péchés dans ma prière du soir. Pourquoi ça ne suffirait pas ?

- S'avouer à nous-même ce qu'on a fait de mal, c'est déjà une première étape. Mais l'avouer à quelqu'un d'autre, c'est plus difficile. Comment voulez-vous revenir dans le droit chemin si vos péchés n'arrivent même pas à franchir la barrière de vos lèvres ? C'est un acte de courage, de se confesser. Il en faut, du courage.

- Et vous, monsieur l'abbé, vous péchez ?

- Bien sûr.

- Et vous vous absolvez vous-même ? C'est pratique.

- Je me confesse auprès d'un autre prêtre. Depuis combien de temps ne vous êtes-vous pas confessée ?

- Très longtemps.

- Vous revenez. C'est bien. Mais avez-vous un désir sincère de repentir ?

- C'est bien pour ça que je suis là, non ?

- Avez-vous fait votre examen de conscience ? Avez-vous péché contre Dieu, contre autrui, contre vous-même ?

- Vous voulez la liste, c'est ça ? Mensonge, parfois, paresse, souvent, vilaines pensées, tout le temps.

- Vous récitez ça comme une liste de courses.

- Les prêtres précédents semblaient bien s'en accommoder, eux.

- Aglaé, vous êtes entrée dans ce confessionnal avec défi et votre confession n'est pas sincère.

Alors que le rythme de nos échanges était soutenu, il y eut un long silence, le premier. Je sentis la fragilité sous l'apparente insolence du ton d'Aglaé. Je me souvins que, malgré sa répartie soutenue, je n'avais affaire qu'à une jeune fille de seize ans.

- Nul ne vous force à vous confesser, Aglaé. C'est vous seule qui le déciderez.

- Chez les sœurs, dans la famille... A chaque erreur, à chaque bêtise, à chaque mot de travers, l'enfermement, le pain sec ou le martinet... Vous croyez vraiment que je ne médite pas assez sur tout ce que je peux faire de mal ?

- Il n'y a rien de tout ça ici. Il n'y a que vous et moi, et je suis là pour vous apporter le pardon de Dieu.

- J'en ai fait, des confessions. Après, vous allez me donner ma pénitence. Tant de notre père, tant de je vous salue Marie, et si je n'ai vraiment pas été sage, un chapelet entier. Comme l'institutrice qui nous fait copier cinq cent lignes. Vous savez quoi ? Je ne confessais même plus tout. Je ne disais qu'une partie de mes péchés, et le reste je m'arrangeais avec Dieu.

- Et à moi, vous les direz, vos péchés ?

- Si vous me promettez de pas être trop dur sur les pénitences.

- Je vous promets de vous donner des pénitences qui auront du sens et qui vous élèveront spirituellement. Vous êtes d'accord ?

- Ça peut être ça aussi, une confession ?

- Quoi donc ?

- Parler. Juste vous et moi. Prendre le temps que je vous livre ce que j'ai sur la conscience. Savoir que vous m'écoutez.

- C'est exactement ça, une confession, Aglaé.

- Il y a quand même des formules rituelles à dire ?

- Le rite n'est pas le plus important. Quand vous êtes prête, vous devez dire "bénissez-moi mon père, parce que j'ai péché". Je me charge du reste.

- Vous n'êtes pas mon père.

- Dans ces moments là, c'est à Dieu que vous vous adressez, pas à moi. Vous pouvez continuer à m'appeler comme vous voulez.

- Alors, je peux vous appeler Joseph ?

- Vous alors... vous ne sentez pas parfois un sentiment d'orgueil, à penser que vous allez pratiquer la religion à votre sauce, en adaptant les sacrements comme ça vous chante ?

- Oui. Je voudrais aussi confesser ce péché là, d'ailleurs.

- Ici, je suis l'homme à qui vous allez ouvrir votre cœur de vos mauvaises actions et pensées. Je peux être votre confident, mais pas votre ami. Je garderai un secret absolu sur tout ce que vous me direz pendant le sacrement de la confession, et rien de ce que vous pourrez me dire ne me fera vous regarder différemment.

- Et en dehors d'ici ?

- En dehors d'ici, il n'y a pas plus de règles que dans le monde des laïcs.

- Alors, nous pourrions devenir amis ?

- Si Dieu le veut, nous deviendrons amis.

- Bénissez-moi mon père, parce que j'ai péché.

Quand Aglaé sortit du confessionnal, une dizaine de paroissiens attendaient leur tour en roulant des yeux effarés. Pour ma toute première confession, je n'avais pas vu le temps passer.

Je suivis du regard la jeune fille qui allumait un cierge devant la statue de la Vierge Marie. C'était sa pénitence. "Que cette lumière vous rappelle celle qui brûle en vous, Aglaé".

Un mois plus tard, reçu par le curé de Mézières-en-Brenne, je fis le bilan de mon installation. Il m'appellait "Maugué", je l'appellais "Mézières" : vieille tradition chez les curés de campagne de se nommer comme leur paroisse. Mézières me reçut dans son presbytère bien chauffé et sa bonne nous servit un déjeuner pantagruélique. Je lui décris mes premiers contacts.

- Pour une première paroisse, avoir Maugué-sur-Indre, c'est dur. C'est l'Afrique sans le soleil. Tu as trouvé une bonne, pour la cuisine et pour le linge ?

- Non, pas encore. La précédente est trop âgée, et puis tout mon argent passe dans les travaux du presbytère.

- Avec tes paroissiens ?

- Ils se méfient. Je suis trop jeune, trop neuf. A confesse, ils en disent le moins possible.

– Tu sais, Maugué, ils sont comme ça, les gens d'ici. Même entre eux, ils ne se parlent guère.

– J'ai été reçu par les de Rocancourt. Je me suis dit que les autres villageois me recevraient aussi chez eux, mais non.

– Ah, les châtelains... Ils te prennent toujours pour leur confesseur personnel. Et les paysans, ils habitent ici depuis l'an Mil. Même quand tu auras mon âge, ils te considéreront toujours comme un homme de la ville.

– C'est embêtant. J'ai envie de faire bouger les choses, à Maugué. Les jeunes passent leur journée à l'école et leur temps libre aux champs. Ils aspirent à autre chose. Ils sont curieux, ça se voit, mais il n'y a pas d'activités. Rien qui les change un peu de leur condition. J'ai même une famille qui m'a appelé pour soi-disant exorciser leur fils qui délirait. Il avait simplement de la fièvre, le gamin ! J'ai insisté pour qu'ils appellent plutôt le médecin. Tu parles ! Pour eux, un docteur, c'est que pour les riches.

– Ils sont comme ça, et rien ne les changera. La messe, pour eux, c'est un rite plus qu'un acte de foi. Ils y vont pour qu'on les y voie. Ils donnent à la quête pour ne pas être considérés comme des radins, mais ils ne donneront pas plus que le voisin pour qu'on ne les prenne pas pour des riches. Si tu veux mettre en place des choses, Maugué, fais-le, mais ne t'attends pas à être suivi ou soutenu.

– J'ai grandi à Châteauroux, j'ai travaillé à l'usine... Je pensais que c'était dur, la condition ouvrière, mais comparée à la paysannerie, c'est le luxe ! L'électricité, c'est un confort lointain, l'eau courante une coquetterie de citadin, lire est une perte de temps et les loisirs, n'en parlons pas. La seule chose qui est tolérée, c'est le catéchisme. Les jeunes de Maugué, je n'ai pas envie d'en faire des moulins à prières.

– Tu me plais, Maugué. Tu me plais, mais j'ai peur que tu t'épuises. Comment ça se passe avec le maire, l'instituteur ?

– Le maire est un fermier, le premier à avoir eu un tracteur. Il a peu d'éducation. L'instituteur me plaît assez, mais c'est un bouffeur de curé de première. Il me décoince à peine un bonjour.

– Il te faut des amis, sinon tu ne tiendras pas à Maugué.

– Je sais. J'en ai déjà deux, les enfants des châtelains, Louis et Aglaé. Leurs parents me les envoient souvent. J'aimerais qu'on me parle comme à un homme et pas comme à un prêtre. Devoir lutter contre cette distance, toujours, c'est épuisant.

- C'est hélas notre lot. Cette soutane, c'est notre uniforme, mais pour nous pas de permission : on le porte jour et nuit. N'attends pas de miracle, Maugué. Le Seigneur t'a mis là - le Seigneur, et aussi l'évêché, ne nous mentons pas. Commence à planter ta graine. Elle mettra du temps à germer, mais elle germera. Tu es arrivé depuis combien de temps ?

- Le mois dernier.

- Jésus a mis quarante jours à traverser le désert. N'aies pas l'orgueil de penser que tu pourras faire moins.

Je mis une énergie folle, dans ces deux premières années de prêtrise, entre 1938 et 1940. "La foi soulève les montagnes" était mon credo de l'époque : j'essayais de faire bouger les certitudes, de faire évoluer les mentalités. Aller à la messe et communier ne suffisait pas pour faire un bon chrétien : encore fallait-il vivre chrétiennement. L'était-on quand on n'adressait pas la parole à son voisin qui n'était pas "né ici" ? Alors, j'ai tenté des choses.

A confesse, deux paysannes n'arrêtaient pas de me confier les coups vaches qu'elles se faisaient l'une à l'autre, estimant toujours être l'offensée. J'avais beau chaque fois leur demander de ne plus pécher, elles revenaient toujours en disant "mon père, j'ai dit du mal de ma voisine". N'en pouvant plus, je leur ai toutes deux donné la même pénitence : se placer l'une à côté de l'autre sur le banc de la messe et se donner la main au moment de la paix du Christ. Elles se sont scandalisées, ont refusé tout net jusqu'à ce que je menace de ne pas les absoudre de leurs péchés. De mauvaise grâce, elles ont accepté. Mince victoire : la semaine d'après, ça recommençait. Du moins la relation entre elles n'avait pas empiré.

Un soir, je suis passé devant un pré où quelques enfants jouaient au football. Maugué n'avait même pas de terrain ! Je me suis arrêté pour les observer : ces gamins de la campagne débordaient de vigueur mais n'avaient à peu près aucune idée de comment se jouait ce jeu. Devant les gamins ébahis, j'ai délimité un terrain de la bonne longueur et j'ai endossé le rôle d'arbitre. Quand ils ont appris que j'avais été gardien au club de Châteauroux, ils ont ouvert des yeux gros comme des soucoupes. Le lendemain soir, ils sont revenus accompagnés de leurs copains et c'est ainsi que je suis devenu l'entraîneur du club de foot de Maugué, malgré les ronchonnements de leurs parents qui pensaient qu'un curé, ça avait pas à faire ça, que ça les détournerait de leurs devoirs. Les sourires des gosses du

village et leur application à jouer suffirent à me convaincre du bien-fondé de ma démarche.

Je voyais Louis de Rocancourt passer devant le terrain de foot en affectant un regard lointain. Il avait envie de jouer mais n'osait se mélanger avec le petit peuple. Pendant une confession, en guise de pénitence, je lui demandai : "Mon fils, la paroisse de Maugué aura bien besoin d'un avant-centre lors du match de dimanche prochain contre Déols. Je vous y attends en tenue de sport. Dieu vous pardonne tous vos péchés." Ainsi tenu par la religion, le fils d'aristocrate put partager avec les fils de paysans un moment sportif. Lorsqu'il marqua un but et que ses camarades le félicitèrent avec des claques dans le dos, je le vis sourire comme jamais. Parmi eux, il y avait Lucien, le simplet du village. Cinq ans plus tard, Louis allait l'aligner contre un mur.

A la déclaration de guerre, en septembre 39, je fus mobilisé comme ouvrier de l'armement. Je suis retourné à Châteauroux pour travailler dans les usines aéronautiques Marcel Bloch. Malgré l'angoisse de ce qui allait suivre, les premiers mois furent paisibles : je dormais chez mes parents, je revoyais aussi mes amis des J.O.C. Je mesurais alors l'écart entre les deux mondes : la vie ouvrière, quoi que dure, était infiniment plus enviable que celle des champs. Le samedi, je repartais dans ma paroisse pour dire la messe du dimanche. J'étais ouvrier la semaine et prêtre le week-end, je portais le bleu de travail davantage que la soutane et pour un peu, je me voyais comme un jeune homme tout à fait ordinaire.

Un beau dimanche d'avril, je fus invité par les de Rocancourt au château. Je saluais un peu distraitement un grand gaillard en uniforme d'officier et je me souviens de la mère disant : "Aglaé, présente-donc ton fiancé à monsieur le curé !"

Jusqu'alors, j'avais cru savoir ce que représentait le célibat. En un instant, je fus frappé par la cruauté de ma condition. Aglaé dont j'avais été l'ami et le confident, Aglaé dont j'humais le parfum avec innocence, Aglaé allait connaître l'amour, se marier, fonder un foyer. Je l'enviais avec violence, cet officier qui me ravissait mon Aglaé. Ça allait être mon sort, de voir toutes les femmes qui auraient pu être les miennes prendre époux, l'une après l'autre, jusqu'à la tombe où je reposerai seul sans jamais avoir eu le réconfort de partager ma couche. Je fis bonne figure pendant le

repas mais le cafard me poursuivit longtemps. Aujourd'hui encore, il n'a pas tout à fait disparu.

Juillet 1940, Maugué-sur-Indre, zone libre. Tout était rentré dans l'ordre, comme si la guerre n'avait jamais existé : démobilisé, j'étais retourné à ma paroisse. Aglaé était toujours là : elle avait obtenu son baccalauréat juste avant la débâcle et passait de longues journées au château en cherchant vainement à s'occuper, tout comme Louis, trop jeune pour être mobilisé. Jean, le fiancé d'Aglaé, avait été capturé à Saumur où il faisait son école d'officier. Comme d'autres hommes du village, il était prisonnier en Allemagne. En quelques semaines, notre pays avait été vaincu et pourtant ce qui inquiétait Maugué, c'était de savoir si la récolte serait bonne. Les siècles, la fortune des armes, les régimes politiques, tout passe, mais chez le paysan rien n'est au-dessus de la moisson. Ce bon sens de la terre me rassurait un peu et tranchait avec l'inquiétude de la ville : à Châteauroux, on se demandait si on allait pouvoir manger, comment seraient les occupants. Quant aux communistes, ils pratiquaient leur rite clandestinement, comme les huguenots avant eux.

- Bénissez-moi mon père, parce que je pense avoir péché.

- Vous n'en êtes pas sûre, Aglaé ?

- C'est que... vous ne m'en voudrez pas si je vous dis que l'amour, c'est compliqué.

- Au contraire, il n'y a pas plus simple : "aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimé", nous dit Jésus.

- Pardonnez-moi, monsieur le curé, mais je ne suis pas tout à fait sûre que vous y entendiez grand-chose, à l'amour.

- Vous me vexez, Aglaé ! J'aime mes semblables.

- Et vous m'aimez aussi, alors ? Non, ne répondez pas. Je dis des sottises. Mais ce que j'ai à vous raconter, c'est l'amour d'une femme pour son mari.

- Je vous écoute.

- C'est un péché, ça ?

- Pas du tout, Aglaé, mais vous le savez déjà.

- Et l'amour d'une femme pour son fiancé ?

- C'est bien naturel.

- Et quand votre fiancé est retenu au loin et n'est pas près de vous ?

- C'est hélas le cas de millions de femmes ces temps-ci. Un amour fort et véritable ne sera que renforcé par l'éloignement.

- Vraiment, monsieur l'abbé, vous trouvez ça si simple ?

- La vie est pleine de tentations, Aglaé. Nous serions bien méprisables si nous cédions à toutes. Qu'est-ce que vous venez demander dans ce confessionnal ? Des conseils, ou le pardon de vos péchés ?

- Pécher ? Si seulement ! Mais avec qui fauter ? Tous les hommes de mon âge sont partis.

- Vous êtes entrée en disant que vous pensiez avoir péché.

- En pensées. Avec mon fiancé. C'est si grave ?

- Je ne suis pas là pour fixer la gravité du péché ou pour vous juger. Dieu l'entend, et vous pardonne.

- Vous direz à Dieu que je vais recommencer.

- Vos mains sont-elles pures ?

- Non, monsieur l'abbé. Vous allez me dire que ça aussi, c'est un péché. J'ai dix-huit ans, mon fiancé est retenu prisonnier pour je ne sais combien de temps, et je me sens seule.

- Essayez de vous occuper l'esprit, Aglaé. Même si la période semble être à l'oisiveté, il y a tant de choses à faire, physique et intellectuelles, pour faire contre mauvaise fortune bon cœur.

- Parce que vous pensez que ça change quelque chose, monsieur l'abbé ? Quand on se retrouve seule, au fond de son lit glacé, en pleine nuit, et qu'on cherche le sommeil ? Vous ne pouvez pas imaginer.

- Arrêtez, Aglaé.

- Arrêter quoi ?

- Arrêtez de vouloir m'émouvoir comme si j'étais un magistrat et que vous vouliez les circonstances atténuantes. Et surtout, arrêtez de penser que je suis d'essence divine et que je n'y connais rien aux malheurs des humains.

- Alors vous aussi, vous vous sentez seul le soir ?

- C'est de vous dont il s'agit, Aglaé. Vous avez d'autres péchés à confesser ?

- Des broutilles. J'ai traité mère de "vieille bique", quand elle avait le dos tourné. J'ai rajouté des moustaches aux moustaches du maréchal sur le Paris-Soir de père pour le faire enrager, et j'ai laissé accuser Louis. Eugénie voulait s'entraîner à embrasser son petit ami, prisonnier lui aussi, et j'ai accepté de lui servir de modèle. J'ai négligé ma prière hier parce que j'étais trop occupée en pensées. Et j'ai broyé du noir toute la matinée d'hier au lieu d'aller jardiner.

- Pour pénitence, Aglaé, quand vous vous sentirez seule, vous passerez me voir au presbytère. Dieu vous pardonne tous vos péchés. Allez en paix.

J'avais désormais une bonne, Adélaïde, et après des années de travaux le presbytère était enfin habitable. J'avais aménagé un salon où je recevais mes paroissiens. Je leur proposais toujours de s'asseoir au coin du poêle avant de vider leur sac. La présence d'Adélaïde me permettait de couper court à toute rumeur : cette brave femme d'une cinquantaine d'années était d'une curiosité insatiable et je pouvais être sûr que cinq minutes après l'arrivée d'un invité, elle allait entrer dans le salon "sans le faire exprès" et revenir ensuite régulièrement pour proposer quelque chose à boire. Aglaé passait de temps à autres pour tromper son inaction, elle acceptait une tasse de tisane, elle me montrait les lettres que Jean lui envoyait depuis son Stalag. Ainsi passèrent les deux années entre 1940 et 1942, deux longues années d'attente où nous espérions une amélioration sans savoir que le pire restait à venir.

Novembre 1942, invasion de la zone libre. Nous avions eu la chance pendant deux ans d'être du bon côté de la ligne de démarcation, ne voyant les uniformes vert-de-gris que de loin dans leurs guérites. Cette fois, ils étaient chez nous. Maugué ne les intéressait pas mais des escadrilles de la Luftwaffe étaient basées sur l'aérodrome proche de Châteauroux-Déols. Un officier pilote et quelques soldats étaient logés au château : Philippe et Marguerite de Rocancourt prirent le parti de les traiter avec une distante correction, Aglaé ne décolérait pas de leur présence. Quant à Louis, on le devinait curieux de la proximité de ces guerriers teutons.

Le rationnement commençait à être sévère : plus la nourriture se raréfiait, plus l'égoïsme se libérait. Les fermiers des environs mangeaient bien souvent à leur faim, mais pas moi. Un paroissien laissa un jour un paquet de madeleines à l'attention des nécessiteux : je me vis les dévorer avant qu'un scrupule ne me fasse épargner la dernière pour l'offrir à ma bonne. "Vous vous rendez

compte, Adélaïde", mentis-je, "il était si démuni qu'il n'a pu m'en offrir qu'une seule".

Dans cette période grise, la présence d'Aglaé était un vrai réconfort. Les déjeuners dominicaux chez les Rocancourt me fournissaient certes un repas décent mais les discussions prenaient un tour politique qui ne me plaisait guère. Pour Philippe, l'ancien combattant de 14, la figure du Maréchal était à peine moins sacrée que celle du Christ. Avec son fils Louis, ils avaient rejoint la Légion Française des Combattants. Ils vitupéraient à longueur de repas sur les communistes, les Anglais, les Juifs, les Francs-maçons et tous ceux qu'ils tenaient pour responsables de la défaite. De la part d'une vieille baderne comme Philippe de Rocancourt, cela ne m'étonnait pas. D'ailleurs, à chacune de ses confessions - une fois l'an, pour Pâques - il n'avouait que des peccadilles, la haine des Juifs n'était pas pour lui un péché. De la part de Louis, cela m'indisposait davantage : lui qui n'avait pas connu le combat s'engageait dans toutes les associations de jeunesse et trouvait que la révolution nationale n'allait pas assez vite à son goût. Pour ma part, j'avais compté de nombreux camarades chez les communistes : si le caractère athée et totalitaire de l'U.R.S.S. me semblait monstrueux, nous avions avec les simples militants une vision similaire de la dignité des travailleurs. Quant au Maréchal, il avait dissous dès juillet 1940 la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, l'organisation qui avait fait de moi le prêtre que j'étais : je n'avais nulle ferveur à son égard. Je ne devais un peu de répit au cours de ces repas qu'à l'intervention de Marguerite, la maîtresse de maison, qui essayait de dissuader les hommes de parler politique.

Quand elle ne me visitait pas au presbytère, Aglaé venait se confesser, plus régulièrement que d'ordinaire.

- Bénissez-moi mon père, parce que j'ai péché.

- Vous vous êtes confessée la semaine dernière, Aglaé. Que s'est-il passé depuis ?

- Le péché de chair, monsieur l'abbé.

- Comme la semaine dernière, alors ?

- Comme tous les jours.

- En pensées ?

- En pensées, oui. Sur un homme. Cela m'obsède.

- Votre fiancé ?

- Non.

La vision de l'officier allemand qui logeait au château me vint en tête.

- Cet homme est marié ?

- Pas exactement. Il est pris.

Je ressentis une chaleur inhabituelle. Je ne dis rien.

- D'habitude, vous êtes plus curieux que ça, monsieur. Vous ne me demandez pas ce que j'ai fait ? A quoi j'ai pensé ?

Je m'éclaircis la gorge.

- Si si. Je vous écoute.

- Je rêve de ses mains. Je rêve qu'elles me caressent partout. Absolument partout. Je sais que c'est mal, je sais que je ne devrais pas. J'essaie de les repousser, mais rien n'y fait. Alors maintenant, quand ces pensées me viennent, je les accepte. Je m'isole, je ferme les yeux, j'imagine. Avec mes mains à moi, je me donne du plaisir. C'est mal, monsieur le curé ?

- Je... euh... Vous dites que c'est un homme qui...

- Qui est promis ailleurs. C'est quelqu'un que je respecte énormément, et rassurez-vous, je ne compte pas lui faire renier son engagement. Mais cet homme... Je le désire.

Mon cœur cognait à coups sourds.

- Comme pénitence, ma fille, chaque fois que ces pensées vous viendront à nouveau, vous vous agenouillerez et prierez Marie, en lui demandant le courage de rester pure, en pensées comme en actes, jusqu'à votre mariage.

Je sortis du confessionnal un peu brusquement. J'avais promis à Aglaé de ne lui donner que des pénitences qui avaient un sens pour elle, mais j'avais été pris de cours. A la messe suivante, durant mon sermon, je croisais son regard. Elle soutint le mien, puis s'agenouilla ostensiblement et commença à prier à voix basse.

Je m'en ouvris à Mézières, un jour où taraudé moi aussi par les pensées, je pris ma bicyclette pour avoir le réconfort d'un ami et d'un ersatz de café chaud.

- Mais l'appel de la chair, Mézières ?

- Quoi, l'appel de la chair, Maugué ? Vous l'avez, évidemment. Je l'ai aussi. Nous l'avons tous, et je suis persuadé que Jésus l'avait aussi. Nous sommes des êtres de chair.

- Comment peut-on faire pour...

- Je vais vous dire quelque chose, Maugué. Vous vous dites sans doute qu'on est tous pécheurs, qu'on peut fauter une fois et que Dieu nous pardonnera. Ne le faites pas. Si vous péchez ne serait-ce qu'une fois, ça vous donnera l'envie de recommencer. La deuxième viendra, parce que tant qu'à pécher une fois, autant le faire deux, et puis trois, et puis ça n'arrêtera plus. C'est bien simple : il faut résister absolument et à tout prix. Ça fait quoi, six ans que vous êtes prêtre ? N'allez pas tout jeter à la poubelle en fautant. C'est l'amour, ou le désir, qui vous taraude ?

- Je crois que ce n'est que le désir. Je n'arrive plus à me concentrer sur...

- Alors même pas la peine que je vous fasse un laïus sur le fait de rester dans les ordres ou non. Vous avez vous-même identifié que ça n'était que du désir charnel. Rassurez-moi, Maugué. C'est une femme ? Quoi, ne prenez pas cet air choqué. Vous n'avez pas couché ?

- En actions, non. En pensées...

- En pensées, en pensées... c'est rien, ça !

- C'est tout de même un péché.

- Vous croyez qu'on tient comment, quand on est jeune ? Vos pensées vous appartiennent, Maugué.

- Dieu me voit.

- Dieu verra surtout que vous faites le maximum pour ne pas merder. Et mettre enceinte une paroissienne, pour le coup, ce serait vraiment merder. Si vous voulez un bon conseil, arrêtez de vous mettre la rate au court-bouillon parce qu'un jupon vous empêche de vous concentrer sur votre bréviaire.

- Je voudrais être un homme meilleur, Mézières. Si on renonce à s'élever, si on commence à tolérer ses travers, est-ce qu'on est encore digne d'être prêtre ?

Le curé de Mézière ne répondit pas. A travers la vitre, il indiqua l'école du village :

- La semaine dernière, les gendarmes sont venus arrêter trois gamins qui étaient Juifs. Dieu seul sait où ils sont maintenant. J'ai une paroissienne à qui on a volé tous ses tickets d'alimentation. Elle

est morte de faim. J'ai dû acheter du lait au marché noir pour aider une femme à nourrir son bambin. Un ouvrier a cogné un officier boche au cours d'une bagarre à Châteauroux et il s'est retrouvé avec douze balles dans la peau. En ce bas-monde, Dieu nous laisse faire ce qu'on veut et ça donne des choses sacrément moches. J'espère que vous vous tirerez de cette période le mieux possible.

Je fis comme Aglaé : quand ces pensées me vinrent à nouveau, au lieu de les chasser, je décidai de les accepter.

L'hiver 1943 fut atrocement long. Me lever du lit était parfois un vrai supplice. C'était machinalement que j'accomplissais mon devoir. Si avant la guerre, j'avais à peu près un mariage pour un enterrement, les premiers devenaient inexistants et les seconds quotidiens. On ne voyait pas la fin de cette période. Aglaé était ma bouée tout autant que ma malédiction : j'appréciais sa présence, je me languissais de son absence. Au presbytère, grâce à Adélaïde, nous gardions les convenances. En confession, elle s'enhardissait.

- La nuit dernière, j'ai rêvé que cet homme venait se glisser sous mes draps et me prenait.

- Vous avez encore péché, Aglaé.

- Non. Je vous ai menti. Je me suis menti à moi-même. Chaque semaine, je suis allé confesser ce que je prenais pour un désir.

- Ce n'était pas du désir, alors ?

- Plus que ça. C'est de l'amour.

- Vous vous illusionnez...

- Non. C'est certain, à présent. Oui, je désire cet homme, oui je désire sentir sa peau contre la mienne. Avant tout, je l'aime. Je veux devenir sa femme.

- Vous êtes fiancée, Aglaé...

- A un homme que je n'ai pas vu depuis plus de trois ans et avec qui je ne peux communiquer que par lettres. Je croyais aimer Jean. Je l'ai même sans doute aimée, au début. S'il revient, je l'épouserai. Mais ce n'est pas lui que j'aime.

Ses sanglots troublaient sa voix et me troublaient moi-même.

- Pardon au ciel, si c'est sacrilège. Je ne veux pas offenser Dieu. Il faut que je le dise, parce que ça m'étouffe. Je vous aime, Joseph.

Je ne sus quoi répondre...

- Ma fille...

- Non, pas ma fille. C'est à Joseph que je parle. C'est de Joseph que j'attends une réponse.

- Nous sommes dans la maison de Dieu, Aglaé. Prenez garde à ne pas...

- Des gens meurent par milliers, se font la guerre, se tuent, se haïssent. Nous sommes simplement deux êtres qui parlent d'amour. Dieu est amour, vous l'avez toujours dit.

- Aglaé, je suis...

- Prêtre, oui, je sais. Et moi, je suis une femme. Je vois la façon dont vous me parlez, dont vous me regardez. Dites-moi, jurez-moi que vous ne m'aimez pas. Je cesserai de vous importuner, vous avez ma parole. Ou alors, sortez de ce confessionnal et prenez-moi dans vos bras.

Je poussai un long soupir. J'eus l'envie, l'envie irrésistible, de lui obéir aussitôt. A travers le rideau du confessionnal entrouvert, je ne voyais d'elle que le bout d'un soulier et la courbure d'un mollet, autant d'appels muets à la rejoindre. J'interrogeais silencieusement le crucifix sous mes yeux : et vous, Jésus de Nazareth, que Dieu a fait homme de chair, qu'auriez-vous fait à ma place ?

J'avais dû attendre un long moment sans rien faire, car sans un mot, Aglaé se releva et sortit. J'entendis la porte de l'église se refermer. Elle n'attendait nulle pénitence : c'était à Joseph, et non à Dieu, qu'elle s'était confessée. Ma pénitence à moi ne faisait que commencer.

Dès le début 1944, la résistance fit parler d'elle. Je brûlais d'envie de me rendre utile, d'une façon ou d'une autre, mais personne ne me disait rien. C'est par pur hasard que j'appris l'identité d'un premier résistant. Un collabo avait été assassiné à Châteauroux, disait le journal. Le lendemain, j'entendis le père Maury en confession, lui qui ne se confessait qu'une fois l'an, avant Pâques.

- J'ai tué mon prochain, mon père.

Pour une fois, je réfrénais mon envie d'en savoir davantage.

- Vous prierez trois fois notre père. Dieu vous pardonne vos péchés. Allez en paix, mon fils.

Aglaé, comme une femme rejetée, avait cessé visites et confessions. En me servant mon déjeuner, Adélaïde eut le malheur, en me parlant de commères de village, de dire "en plus, avec ce qu'elles racontent sur votre compte".

- Comment ça, Adélaïde ?

- C'est pas moi, m'sieur le curé, mais c'est ce qu'elles disent, à propos de...

- A propos de quoi, Adélaïde ?

- Bah d'la p'tite châtelaine, quoi, qu'est bien jeune et bien jolie, ça étant dit, et qui vient souvent au presbytère...

- C'est ignoble, ce que vous dites là, Adélaïde ! Vous savez bien que j'ouvre ma porte à tout le monde !

- Oui, mais...

- Vous me connaissez, Adélaïde ! Est-ce que j'ai l'air d'un prêtre défroqué ?

- Pour sûr non, m'sieur le curé, c'est plutôt la Aglaé, elle vous aguiche vous, elle aguiche le Boche qu'il y a chez elle, elle a le feu au derrière, cette...

- Sortez immédiatement d'ici, Adélaïde ! Je ne supporterai pas plus longtemps vos ragots immondes.

J'étais en rage. J'étais effondré. Je n'avais pas cédé, comme l'avait demandé Mézières. Le prix à payer avait été une amie et ma réputation.

La rupture avec Louis ne tarda pas à suivre. Il faisait partie du Service d'Ordre Légionnaire et à ce titre fut versé d'office dans la Milice. J'essayai de le convaincre de n'en rien faire, de ne pas s'associer à cette armée de Français qui allait combattre d'autres Français. Il me répondit sèchement avec des phrases qui mélangeaient "honneur" et "lèpre communiste". Sa sœur n'eut pas, je crois, plus de succès. Quant à son père, s'il n'approuva pas son engagement - pour lui, il n'y avait que l'armée française digne de porter les armes - il se garda bien de l'en dissuader. A la peine de voir partir un ami dans les rangs de la collaboration s'ajoutait la certitude qu'il allait se faire bêtement descendre. Si seulement...

"J'ai besoin votre aide", murmura le type avec un accent anglo-saxon à couper au couteau.

Quelques heures avant, toute la campagne avait été réveillée par les bruits des quadrimoteurs alliés en route pour l'Allemagne. Au retour, ceux à qui il restait des bombes les larguaient sur l'aérodrome de Châteauroux-Déols et sur les usines d'aviation. L'artillerie allemande ne restait pas les bras croisés et de temps à autres, on voyait des avions suivis d'une traînée de feu s'abattre au loin. On venait de gratter à mon volet, et là, en pleine nuit, je me retrouvais sur mon perron en face d'un aviateur allié.

"Mon avion... crashed..." expliquait-il. A la lumière de la lune, je voyais juste un très grand type qui boitait avec un blouson en cuir doublé de fourrure et un gilet de sauvetage. Le gars avait une voix aiguë qui contrastait avec sa carrure. Moi, j'étais bien embêté : je ne demandais qu'à l'aider mais je craignais plus que tout Adélaïde que j'entendais ronfler dans le couloir. Ma bonne était incapable de tenir sa langue : que je cache cet aviateur dans le presbytère et tout Maugué serait au courant dans la journée. Mais hors de question de le laisser se faire pincer par les Boches.

"Attendez-moi, je reviens. Wait."

Je repensais à la confession du père Maury. S'il avait descendu un collabo, il devait savoir orienter un aviateur allié vers les bonnes personnes, et puis la Villandière était suffisamment loin du bourg pour pouvoir cacher quelqu'un discrètement.

Je remis à l'aviateur une demi-miche de pain, un saucisson et deux cent francs et lui expliquais comment rejoindre la Villandière et la ferme du père Maury. En me recouchant vint un sentiment que je n'avais plus éprouvé depuis des années : la fierté.

"Vous avez eu ben faim cette nuit, m'sieur le curé, qu'on dirait, vous avez mangé tout l'pain qui restait", me sermonna Adélaïde au déjeuner. Malgré mon ventre qui grondait, je cachai mon sourire dans mon bol de chicorée. Parfois, Dieu pouvait pardonner les pieux mensonges, et même les petites entorses au secret de la confession.

On mourait beaucoup, en cet été 44. Après l'annonce du débarquement en Normandie, puis en Provence, l'ambiance était électrique. Pas de grands combats dans notre Berry, mais des coups de main de la Résistance et des ripostes de plus en plus violentes de l'occupant, aidé par les collabos. La libération se faisait attendre : à l'épicerie, on discutait de l'avancée des Alliés en se demandant quand notre tour viendrait. En Normandie, des villes entières étaient rasées, dans le Limousin, l'armée allemande massacrait maquisards et habitants. Des villes et villages libérés nous

venaient les échos d'exécutions sommaires et de femmes tondues : on se demandait à quel prix nous allions la payer, cette libération.

On me convoqua à la prison de Châteauroux. Il s'agissait de prodiguer les secours de la religion à deux résistants qui venaient d'être condamnés à mort. Le premier se confessa : il tremblait mais restait digne, me demanda ensuite un crayon pour écrire à ses parents et à sa fiancée. Le second m'arrêta aussitôt :

- Je ne crois pas en Dieu.

- Alors laissez-moi vous apporter le réconfort d'un frère humain.

Nous avons parlé, assis côte à côte sur son châlit, de la guerre, de foot, de cuisine, de femmes aussi, comme deux vieux copains. Le lendemain, la mort les prit tous les deux, celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas. Le surlendemain, celui qui les avait dénoncés fut mitraillé en pleine ville par une voiture de résistants. En cet été 44, "œil pour œil, dent pour dent" avait remplacé "aimez-vous les uns les autres".

Enfin, il y eut ce jour inoubliable où je me retrouvai, par une journée étouffante de la fin août, seul entouré de quatre cadavres, à la Villandière. Si je pus, dans les heures et les jours suivant le massacre, garder toute ma tête, c'est mû par une seule volonté : témoigner. Témoigner pour sauver ceux qui pouvaient encore l'être, témoigner par respect pour les morts, témoigner pour que justice soit faite. Je répétais le récit du massacre, auprès du maire, du préfet, des gendarmes, de l'état-major des F.F.I. Je fis les descriptions des unités allemandes, des curieux Hindous, des Miliciens. Quand on me demanda si Louis Bernay de Rocancourt en faisait partie, je n'eus qu'une infime hésitation avant d'acquiescer. Il avait choisi son camp et en subirait les conséquences, devant la justice des hommes comme devant celle de Dieu.

Deux jours plus tard, quand les derniers Allemands quittèrent Maugué et que des voitures civiles frappées de la croix de Lorraine entrèrent dans le village, ce fut le cœur lourd de ressentiments que les Mauguéens accueillirent la libération. J'étais dans la foule et je fus surpris de reconnaître, parmi les résistants munis du brassard tricolore, tel ou tel gars du pays. Nouveau venu au village, personne ne m'avait fait confiance.

"Tiens, eux, ils vont vers le château. S'ils pouvaient trouer la peau du gars Rocancourt et tondre sa garce de sœur, ça ferait ben plaisir..."

En entendant ces deux commères dans la foule, je sentis la colère monter. D'une voix sourde, j'objectais :

- Elle n'y est pour rien, mademoiselle de Rocancourt, si son frère est un collabo.

- Vous êtes ben naïf, m'sieur le curé. Les grandes familles comme ça, ils pensent tous la même chose. Et qu'est-ce qui vous dit qu'elle a pas couché avec les Boches qu'habitaient au château ?

J'allais lui répondre que j'en avais la certitude pour la bonne et simple raison que je l'avais reçue en confession maintes et maintes fois, mais je me retins. Je n'en avais pas le droit. Ce qu'elle m'avait dit devait rester entre nous, même si cela pouvait l'innocenter. En étais-je d'ailleurs vraiment sûr, étant donné qu'elle ne s'était pas confessée depuis quelques mois ?

Pour la seconde fois de la semaine, je me retrouvai en train de pédaler comme un dérateé. "Pourvu qu'ils ne touchent pas à Aglaé", me répétais-je. Sur l'esplanade du château, je vis des F.F.I. revenir vers leur voiture, l'air déçu. En haut du perron, Aglaé trônait comme une statue de marbre, hautaine et glaciale : pour la première fois, je reconnus en elle la fille de son père.

- Aglaé ! Vous allez bien ?

- Que voulez-vous qu'il me soit arrivé, monsieur le curé ? Je suis une bonne française. Vous voyez quelque chose à me reprocher ?

Les mots, détachés avec soin, me furent adressés d'une voix calme et inquiétante qui me désarçonna. Je ne sus quoi dire.

- Et Louis ?

- Vous pensez vraiment qu'après ce qu'il a fait, nous lui avons donné asile au château ? Comme je l'ai dit à ces messieurs de la résistance, je ne sais pas où il est et je ne veux pas le savoir. Monsieur le curé, puis-je m'enquérir du but de votre venue ?

Malgré sa diction maîtrisée, je percevais quelque chose de fragile en elle. Je compris, un peu tard, qu'en plus de la honte de voir son nom frappé du sceau de l'infamie, elle souffrait que j'aie pu croire à son inconduite. Peu lui aurait importé d'être tondue par des inconnus, elle voulait simplement que ses proches la croient innocente. Je me le tins pour dit et en ce triste été de libération, nos rencontres, déjà rares, s'espacèrent d'autant plus.

Les mois passaient, la fin de la guerre vint, Maugué attendit longtemps le retour de ses otages partis avec la colonne allemande. Le père Cochereau, le mutilé de 14-18, avait été libéré deux jours plus tard. Ses deux filles furent déportées à Ravensbruck. Une seule en revint, à l'été 45, maigre à faire peur, incapable de prononcer un mot sur son épreuve. Jean, le fiancé d'Aglaé, ne revint jamais : le corps miné par cinq années de captivité, la maladie l'emporta le lendemain de la libération de son camp par l'Armée Rouge.

Philippe de Rocancourt fut arrêté et conduit à la prison de Châteauroux, en raison de son appartenance à une organisation collaborationniste. On n'avait à lui reprocher que l'organisation de réunions : après plusieurs mois d'incarcération, il fut condamné à cinq ans d'indignité nationale, une peine bien légère en cette période où l'on fusillait à tour de bras. Il eut préféré le peloton d'exécution : lui, l'ancien combattant, le descendant d'une noblesse d'épée, ne se remit jamais de cette condamnation. A l'annonce du verdict, il eut une attaque : d'autres suivirent et il dut bientôt être placé à l'hospice à Châteauroux. Son épouse s'y installa également pour pouvoir s'occuper de son mari. J'allais au château pour tenter de réconforter Aglaé. Je la trouvais pâle et maigre, les traits tirés.

- Comment allez-vous, Aglaé ?

Elle eut un sourire sans joie.

- Je n'ai pas pu aller à l'enterrement de Jean. Vous le saviez ?

Je l'ignorais.

- Sa famille a refusé ma présence. Ils ne voulaient pas de collabos à la cérémonie. Lucien, mon père, moi, à leurs yeux, c'était pareil.

Elle alla jusqu'à un guéridon, se servit un verre de cognac, le but d'une traite. En se retournant, elle réalisa son impolitesse et m'en proposa, d'un geste. Je refusai.

- Vous allez me prendre pour une collabo, moi aussi, mais il me manque. C'est mon frère, mon seul frère. On a été élevés ensemble. Ce qu'il a fait est horrible, impardonnable, et pourtant il me manque.

- Depuis quand je vous juge, Aglaé ?

- Mon fiancé est mort en captivité. Mon frère a été condamné par contumace : il est disparu, s'il revient il est mort. Mon père est devenu grabataire. Tous les hommes de mon entourage m'ont laissé seule.

- Mais je suis là, moi, Aglaé.

Je n'oublierai jamais l'intensité du regard qu'elle m'adressa.

- Si vous êtes un homme, alors épousez-moi.

Plus un mot ne fut échangé tandis que je me levais pour prendre congé, chancelant sous le choc. Jamais autant qu'à ce moment je ne compris mieux le poids de mon vœu de célibat. Cette soutane ne faisait plus de moi un homme. A quoi bon le réconfort de mon amitié ? Fille de collabo, sœur de Milicien, même pas veuve de guerre, seule de sa famille à habiter un château dans un village où l'on haïssait les de Rocancourt, ce qu'il fallait à Aglaé, ce n'était pas un ami, c'était un mari.

J'y ai pensé sans relâche, toute la nuit. Aller voir l'évêque, mes parents, mes paroissiens, tous les gens qui comptaient pour moi, pour leur dire que je renonçais à mes vœux pour prendre épouse ? Devenir, pour le restant de ma vie, un prêtre défroqué, un motif de risée et de honte ? Si j'épousais Aglaé, que deviendrait notre ménage ? Je devrais reprendre mon travail d'ouvrier spécialisé à l'usine pour entretenir une épouse qui avait toujours vécu grand train et n'avait jamais connu le manque. Aucune de nos deux familles ne pourrait jamais comprendre l'autre. J'avais célébré assez de mariages pour le savoir : la passion seule n'est pas un bon combustible, ce n'est qu'une flamme ardente qui s'éteint sitôt allumée. Une compatibilité d'humeur et de caractère, des attentes partagées, une situation stable, nous n'avions rien de tout cela avec Aglaé. J'ai retourné le problème dans tous les sens et seule la solution raisonnable me restait : je ne pouvais rien faire de plus. A ma grande honte, j'ai réalisé que ce qui m'effrayait le plus dans cette idée de mariage était le qu'en dira-t-on. Prendre, seul, une décision et l'affirmer à la face du monde ? J'étais trop lâche. Aglaé avait raison : je n'étais pas un homme.

Ce même été 1945, un mystérieux visiteur vint à la nuit tombée gratter à mes volets, évitant soigneusement de frapper à la porte pour ne pas réveiller Adélaïde.

- Qui est-ce ?

- Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

- Louis !

Impossible de se méprendre sur ce ton de voix que l'émotion faisait bégayer. Louis de Rocancourt, recherché par les autorités, revenait à Maugué.

- Confessez-moi, mon père.

- Louis ! Vous réalisez ce que...

- Monsieur le curé, je sais ce que j'ai fait. Vous devez m'en vouloir terriblement et je vous comprends. Je suis venu ici pour me confesser auprès de Dieu : si vous ne voulez pas, je repars.

Il voulait sa voix adulte et assurée ; c'était celle d'un adolescent paniqué qui sortait. Dans les quelques instants qu'il nous fallut pour aller à l'église et nous installer au confessionnal, il refusa de répondre à mes questions. Il voulait que toutes ses paroles soient couvertes par le secret de la confession : paniqué, mais habile.

- Mon père, pardonnez-moi. J'ai tué une personne sans défense. Vous n'avez pas besoin de me demander les circonstances, vous le saviez, vous étiez là.

- J'étais là, oui. Je vous ai conjuré de ne pas le faire.

- Et je ne vous ai pas écouté, même si je crois que c'était déjà trop tard. Je m'en veux énormément. Pour les gens qu'on a fusillé ce jour-là, bien sûr, mais ça a dû faire beaucoup de mal à ma famille.

- Avez-vous d'autres péchés à confesser ?

- Je n'ai pas tué depuis ce jour-là, si c'est la question que vous posez. J'ai juste essayé de sauver ma peau. Ça a été un repli piteux vers l'Allemagne, sous les attaques aériennes.

- Et pourquoi êtes-vous allé à la Villandière précisément ? Qui vous a dit qu'il y avait des résistants là-bas ?

- Monsieur le curé, je ne confesse que mes péchés. Aux autres de confesser les leurs.

- La justice de Dieu ne vous épargnera pas celle des hommes, Louis.

- Vous croyez que je ne le sais pas ? De tous les Miliciens qui étaient avec moi à la Villandière, je dois être le seul encore en vie. Tous ceux qui sont rentrés ont été exécutés.

Dans mon confessionnal, j'écoutais, en proie à une colère froide. Le massacre m'avait touché si profondément qu'un an après, j'en cauchemardais encore.

- J'ai pensé à me rendre. Pour l'honneur des de Rocancourt, pour le mien. Ça ajoutera quoi ? Un nom supplémentaire au carnage. Cette guerre a fait bien assez de morts, monsieur le curé.

- Si votre repentir est sincère...

- Je risque ma vie pour me confesser, mon père. Littéralement. Si vous décidez après mon départ d'appeler la gendarmerie pour me pincer, je suis cuit. Vous pensez que j'aurais fait ça si je n'étais pas sincèrement convaincu de ma faute ? Avec de bonnes intentions, j'ai rejoint le mauvais camp. J'étais le seul fils d'une famille de soldats, trop jeune pour faire la guerre en 40, et j'ai dit oui aux premiers qui m'ont proposé un uniforme et un fusil. A quelques mois près, j'aurais dit oui aux FFI. Je veux juste que mon âme soit en paix quand viendra mon tour d'être collé contre un mur.

- Vous avez gravement offensé Dieu par vos actes, Louis.

- Et je viens humblement vous demander Son pardon. Dieu est miséricorde et Il me pardonnera. Je voudrais aussi vous demander le vôtre, mon père, même si vous ne me l'accordez pas. Par mes actes, j'ai perdu votre estime.

Il me fallut un long moment avant de lui répondre.

- Mon fils, pour votre pénitence, je vous fais une interdiction absolue de porter une arme et de vous en servir, toute votre vie durant. Contre quiconque et quelle qu'en soit la raison, même pour défendre un innocent. Vous honorerez le précepte du Christ : "aimez-vous les uns les autres". Par vos actions et vos prières, envers les plus pauvres et les plus humbles, vous passerez votre vie - votre vie, Louis, pas un simple Pater au sortir de l'église - à mériter à nouveau cette place qui vous attend au Paradis. Enfin, vous ferez en sorte que l'on oublie pas les morts de la Villandière.

- J'accepte cette pénitence, mon père.

- Je vous pardonne tous vos péchés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

- Amen.

- Une dernière chose, Louis, avant que vous partiez. Il y a à Bourges un monastère dominicain. Dites au père Grégoire, l'abbé, que vous venez de ma part. Ils ont pour tradition de donner asile à quiconque le demande. Dieu vous offre aujourd'hui une seconde chance. Montrez-vous en digne.

Miracle du sacrement de la réconciliation ? En offrant à Louis le pardon divin, je sentis mon ressentiment fondre tout à fait. Je venais de soustraire à la justice française un coupable, mais l'humanité comptait dans ses rangs un nouvel homme de bien. Je rentrais me coucher. Dans sa chambre, Adélaïde ronflait comme une bienheureuse.

A Châteauroux, je revis le père Antoine, l'aumônier des J.O.C., émacié mais le moral intact. Il me raconta sa guerre.

"Pétain avait décidé de dissoudre les Jeunesses Ouvrières Chrétiennes, mais nous, on l'a pas entendu comme ça. On a continué à se rassembler clandestinement. A l'usine, ils distribuaient des tracts, moi j'ai aidé à faire passer la ligne de démarcation. En 42, j'ai fait des faux certificats de baptême pour des familles juives, j'en ai caché aussi. C'est début 44 que je me suis fait pincer : dans ma valise, j'avais une mitraillette anglaise démontée et du plastic. Je me disais que les gendarmes allaient jamais contrôler un curé. Les gendarmes, non, mais les Boches, si. Ils m'ont interrogé pendant quelques semaines, j'ai fait exactement ce que m'a recommandé le Christ : si on te frappe sur la joue gauche, tends la joue droite. Dans le train pour Buchenwald, j'ai essayé de remonter le moral aux gars. Tu n'imagines même pas le nombre de communistes que j'ai fait prier. Le plus dur, là-bas, c'était de sélectionner qui tu pouvais aider : j'essayais toujours de mettre de côté un peu de ma ration de pain pour la filer à quelqu'un qui en avait plus besoin, mais tout le monde en avait besoin, moi inclus. Finalement, on m'a convaincu de tout garder pour moi : "si tu y passes, qui dira la messe ?" J'ai baptisé, j'ai donné l'Extrême-Onction, j'ai célébré l'Eucharistie avec des rondelles de carton à la place des hosties. J'en ai vu, des horreurs, mais tu sais quoi ? Je suis revenu encore plus croyant que quand je suis parti."

Je n'osais pas l'interrompre, pétri d'admiration pour ce prêtre qui avait continué à croire en l'Homme jusqu'au fond des geôles nazies.

"Et pour toi, Maugué, comment ça s'est passé ?"

Ce furent des larmes de honte qui surgirent. Moi, je n'avais rien fait.

Le procès du massacre de la Villandière n'eut pas lieu, faute de coupables. Retrouvés en Allemagne où ils s'étaient cachés, les Miliciens survivants avaient tous été fusillés sommairement. Les Hindous avaient été rapatriés en Inde, et impossible de mettre la main sur les soldats allemands qui composaient la colonne, dispersés par les bombardements et les combats qui s'ensuivirent. Les archives de la Kommandantur de Châteauroux mentionnaient des "renseignements sur une activité résistante au hameau de la Villandière" sans indiquer plus avant la source. A Maugué, on était certain d'une trahison : les commères du village s'en donnèrent à cœur joie mais l'enquête des gendarmes ne déboucha sur rien.

L'ambiance était lourde, on se méfiait plus du voisin que pendant la guerre. De mon côté, j'étais tenaillé par une soif de vérité : pour conjurer ce massacre qui continuait à me hanter, il me fallait un sens, une explication, des coupables. Entraîné dans l'engrenage de la violence, Louis avait été l'un des exécutants, mais qui était le commanditaire ? Je n'en avais jamais parlé avec Aglaé. Elle avait vécu avec son frère jusqu'aux derniers jours de l'occupation, elle savait sans doute bien des choses que j'ignorais : qui avait balancé à la Milice le hameau de la Villandière ? J'étais persuadé que ces gens ne reposeraient en paix que quand justice leur serait rendue. Celle des Hommes décida de classer l'affaire, laissant Maugué végéter dans l'atmosphère poisseuse de la suspicion.

Ce fut en 1948 que je vis Aglaé pour la dernière fois. L'évêque de Bourges ayant eu subitement mieux à faire, ce fut moi, l'humble curé de campagne qui célébra l'inhumation de Philippe de Rocancourt. Il ne se trouva qu'une douzaine de personnes pour se rendre aux funérailles, sous une pluie battante. Le comble de la misère fut atteint quand madame de Rocancourt troubla le recueillement de l'assemblée : "mais c'est qui donc, qu'on enterre ?"

Après la cérémonie, nous échangeâmes quelques mots avec Aglaé : elle habitait désormais à Châteauroux, où elle travaillait en tant que secrétaire sur la base américaine. Elle n'avait rien perdu de sa fierté, malgré le déclassement de sa famille, mais je la trouvais éteinte.

- Merci pour tout ce que vous avez fait pour nous, dit-elle d'une voix rauque en me pressant le bras.

Nous avions tant à nous dire, mais ni elle, ni moi, n'eurent rien de plus à ajouter.

Les années passant, la chape de plomb qui recouvrait Maugué se fissurait peu à peu. Les nouveaux tracteurs faisaient la fierté des paysans, les restrictions n'étaient plus qu'un lointain souvenir, les automobiles devenaient courantes. Le ciel était sans cesse strié par les avions américains : avions de transport d'abord, puis avions de chasse à réaction. Châteauroux-Déols devenait une base de l'OTAN, jour et nuit des ouvriers s'affairaient pour construire de nouveaux hangars et agrandir la piste. Les Yankees, comme on les appelait, amenaient avec eux leur jeunesse et leurs dollars, leur base embauchait à tour de bras et la population leur faisait bon accueil.

Mézières prit sa retraite, son village se retrouva sans curé : le dimanche, j'enchaînais la messe à Maugué puis à Mézières grâce à ma Citroën 2 CV flambant neuve. La pénurie de prêtres, commencée bien avant guerre, m'ouvrait des opportunités : l'été, j'accompagnais des camps des J.O.C. en tant qu'aumônier. Deux semaines par an, je profitais de la douceur de vacances à la mer ou à la montagne, entourée d'une jeunesse aussi enthousiaste que turbulente.

Un couple d'instituteurs s'était installé à Maugué, ils devinrent mes amis. Bien qu'athées, je déjeunais chez eux les dimanche midi comme jadis chez les Rocancourt, à la bonne franquette cette fois : le digestif fini, je retroussais mes manches pour m'attaquer à la vaisselle. Je continuais à entraîner l'équipe de foot ; j'avais fait aussi l'acquisition d'un projecteur d'occasion et le samedi, dans la grange du presbytère transformée en cinéma, je projetais aux enfants du village l'unique pellicule en ma possession, *Fantasia* de Walt Disney. Le temps était sur les plaies de Maugué et les miennes le meilleur des pansements.

Un matin de 1953, un camion d'une entreprise de marbrerie de Châteauroux s'arrêta devant le presbytère : "c'est par ici, la Villandière, m'sieur le curé ?" Interloqué, je les suivis.

Au milieu des façades calcinées envahies par les ronces, les ouvriers installèrent une stèle. Ils ne furent pas capables de dire aux nombreux curieux qui en avait financé la pose : les villageois crurent, malgré mes dénégations, que j'en étais le commanditaire.

"En mémoire des habitants de la Villandière, victimes de la folie des hommes", indiquait sobrement la plaque. Louis de Rocancourt avait effectué sa pénitence.

Monsieur le curé,

Mon cher ami,

J'espère que cette lettre vous trouvera en bonne santé. Je ne vous ai pas parlé, à Dieu et à vous, ces dernières années. Aujourd'hui, je ressens comme autrefois le besoin de me confier.

Les jours de confession à Maugué sont-ils toujours le mardi et le jeudi ? Si tel est le cas, permettez à l'impertinente que j'ai été et que je suis toujours de solliciter votre intercession mercredi prochain, en début d'après-midi. A mon habitude, je crains d'avoir beaucoup

péché et je m'en voudrais de trop faire attendre les paroissiens qui passeront après.

Priez pour moi, je pense à vous,

Aglaé de Rocancourt

Je me lève au chant du coq, ouvre ma fenêtre et mes volets, inspire en grand : c'est aujourd'hui qu'elle vient.

J'ai eu un sommeil agité, ponctué de nombreux rêves, et pourtant je me sens en pleine forme. Adélaïde elle-même remarque, en me servant mon café au lait, que je suis beaucoup plus volubile que d'ordinaire. Je me garde pourtant de parler de la venue d'Aglaé, de crainte qu'une pique mal placée ne vienne doucher mon enthousiasme.

Devant mon lavabo, je me rase, me coiffe avec application, le sourire aux lèvres comme un adolescent qui va à son premier rendez-vous. Ensuite, pendant deux heures, je lave à grande eau le sol de l'église. Les choses ont bien changé, depuis la fin de la guerre. Le monde est désormais en paix. Maugué est en paix. Avec moi-même, je suis en paix. Me restait le regret d'avoir perdu mon amie Aglaé : aujourd'hui, elle revient. Cette pensée me fait oublier huit ans d'absence. J'espère que je pourrais la revoir à nouveau régulièrement. Oui, elle a apporté des doutes, mais j'ai compris pendant ces années sans elle qu'il existe pire que la tentation : l'absence de tentation.

Le mercredi, c'est le jour où l'organiste vient répéter ses morceaux pour le dimanche.

- Monsieur Roussin, cet après-midi, si vous jouiez vos plus beaux airs pour l'Assomption ?

- L'Assomption, monsieur le curé, mais c'est dans...

- Peu importe, je vous assure que rien ne vous empêche de les jouer les autres jours également.

Je remets des fleurs fraîches dans les pots, je garnis l'encensoir. Enfin, très en avance, je prends place dans le confessionnal. Dans la pénombre, je ferme les yeux et les souvenirs affluent. Les chuchotements de sa voix rauque, tantôt assurée et moqueuse, tantôt fragile et éplorée. La claire-voie du confessionnal qui masque les détails de son visage mais qui laisse passer une subtile fragrance de parfum. Les craquements du bois, les battements de mon cœur. Aglaé, l'amie et la paroissienne, la chrétienne et la pécheresse,

l'âme et la chair. Ce ne sont pas des mots de la Bible, mais de Cyrano de Bergerac que sa venue m'inspire :

Je vous dois d'avoir eu, tout au moins, une amie.

Grâce à vous une robe a passé dans ma vie.

J'ai préparé ma confession, pris mon bréviaire, passé en revue les questions que je pose d'ordinaire à mes paroissiens pour m'enquérir de leurs péchés et savoir dans quel contexte ils ont été commis. Je sais qu'Aglaé, comme d'ordinaire, n'en fera qu'à sa tête et que cette confession ne sera pas comme les autres.

La porte de l'église grince, se referme. J'entends, sur le pavé de l'église, les claquements de ses talons : ils s'interrompent, je l'imagine ôter son gant, mettre sa main dans le bénitier, faire son signe de croix et sa génuflexion, puis les claquements reprennent sur un tempo qui occulte complètement l'harmonium de monsieur Roussin. Les quelques secondes nécessaires pour qu'Aglaé rejoigne le confessionnal me paraissent longues comme l'éternité, plus longues encore que les huit années d'absence. Là-haut, Dieu nous observe. Je ne crains pas Son regard : je sais que ce Dieu de miséricorde sera bienveillant envers Son serviteur, et que si cette rencontre se produit, c'est aussi grâce à Lui. Plein de gratitude, je lui murmure : "merci, mon Dieu, de nous réunir à nouveau".

Le bois grince, Aglaé prend place, je l'imagine s'asseoir, changer de position, arranger les plis de sa robe avant de prononcer, dans un souffle :

"Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché."

Chronologie

1917 : Naissance à Châteauroux de Joseph Canut

1922 : Naissance à Maugué-sur-Indre d'Aglaé Bernay de Rocancourt

1938 : Joseph est ordonné prêtre et arrive à Maugué.

Mai 1940 : Fiançailles d'Aglaé avec Jean du Tournel de Lasserre

Juin 1940 : Armistice. Jean est capturé et prisonnier en Allemagne. Maugué reste en zone libre. Aglaé obtient son baccalauréat.

Novembre 1942 : Les Allemands occupent la zone libre, installation d'une base aérienne sur l'aéroport de Châteauroux-Déols.

Hiver 1943 : Dernière confession d'Aglaé auprès du père Joseph.

6 juin 1944 : Débarquement en Normandie.

Été 1944 : Dans toute la France occupée, combats fréquents entre la Résistance, les troupes allemandes et leurs supplétifs de la Milice.

30 août 1944 : Quatre civils sont assassinés à la Villandière, hameau de Maugué, et trois autres sont déportés. Le massacre est commis par des unités diverses de l'armée allemande ainsi que par la Milice française. Louis de Rocancourt, présent au massacre, est ensuite introuvable.

Mai 1945 : Armistice. Jean, fiancé d'Aglaé, meurt de maladie en Allemagne.

1948 : enterrement à Maugué de Philippe Bernay de Rocancourt, père d'Aglaé. Aglaé s'installe définitivement à Châteauroux. Le château est mis en vente. Dernière rencontre entre Aglaé et Joseph.

1950 : la base de Châteauroux-Déols devient une base permanente de l'OTAN mise à disposition de l'U.S. Air Force, ce qui entraîne de grands travaux de construction et l'installation permanente de milliers d'américains.

1953 : Aglaé revient à Maugué se confesser auprès du père Joseph.